

● Bernard Pivot, qui n'a pas peur des grands débats, avait pris une certaine responsabilité en convoquant vendredi à *Apostrophes* des intellectuels aussi divers et contrastés. Si les intellectuels ont une responsabilité, celle-ci les détermine à des affrontements graves. Il y eut un grand moment de tension sur le plateau, lorsque Bernard-Henri Lévy répliqua avec fougue et émotion à Maurice Bardèche, à propos des drames et des crimes de la dernière guerre.

Maurice Bardèche est un écrivain connu pour ses travaux sur quelques-uns des grands romanciers français. Son dernier ouvrage sur Louis-Ferdinand Céline (publié à la Table Ronde) lui vaut l'estime, sinon l'accord de beaucoup de critiques. Quant à ses opinions politiques et à ses jugements historiques, c'est une autre affaire! Le beau-frère de Robert Brasillach est entré inopinément en politique au lendemain du 6 février 1944, lorsque l'auteur des «Sept couleurs» fut passé par les armes. Depuis lors, il s'est engagé dans une croisade des plus contestables, aux arguments douteux. On s'en est aperçu vendredi lorsqu'il voulut justifier l'injustifiable. Il n'est pas possible au nom des victimes des bombardements de Dresde, de faire une balance égale entre les actions des alliés et les crimes de Hitler.

L'argumentation de Bardèche n'est d'ailleurs pas toujours très claire. Il allègue les lois du pays qui interdisent d'aborder de front certains sujets et les interdits que s'imposent à eux-mêmes les historiens et les politiques. Aussi reproche-t-il à Bernard-Henri Lévy sa langue de bois et son conformisme. Se réclamant de Simone Weil et de Léon Bloy, il attaque.

Mais il a trouvé à qui parler, avec un BHL qui avait pourtant décidé de ne pas se mettre en colère, mais qui fut obligé de répliquer avec passion. Bardèche avait été trop loin. C'est sans doute cela, être un intellectuel. C'est se dégager de sa tâche du moment pour s'engager

dans l'arène publique pour défendre les grandes causes. Mais justement, les intellectuels existent-ils encore aujourd'hui? Et sont-ils égaux à leur mission? C'est tout le sujet du dernier livre de Bernard-Henri Lévy, rejoint d'ailleurs dans ses préoccupations par des auteurs aussi contrastés qu'Alain Finkielkraut, dont le titre du dernier essai, publié chez Gallimard, dit bien ce qu'il veut dire: «la Défaite de la pensée», et l'Américain Allan Bloom, qui décrit dans «l'Âme désarmée» le déclin de la culture générale (chez Julliard).

Allait-on retrouver plus de sérénité en évoquant quelques-unes des grandes figures de l'intelligence? Albert Camus, dont se souvient fort, bien Roger Grenier (dans une évocation chez Gallimard), semble faire l'unanimité. On n'en dirait pas autant du couple étonnant formé par Raymond Aron et Jean-Paul Sartre, «les Petits Camarades», qu'Etienne Barlier fait revivre (chez Julliard) l'Age d'homme). Apparemment, peu de points communs entre l'homme de création que fut Sartre et l'observateur aigu que fut Aron. Mais ils demeurent exemplaires l'un et l'autre dans leurs différences et leur dialogue souvent difficile.

Quant à Gabriel Matzneff, dont «le Taureau de Phanaris» constitue une sorte de credo philosophique, bien à la façon de ce gentilhomme mi-croyant mi-sceptique, libertin et donc amateur de beau langage, il personnifiait le type de l'intellectuel hors des catégories. BHL ne pouvait tout à fait le reconnaître pour sien. Don Juan portait ses lunettes noires, à cause d'une méchante conjonctivite qui empêcha ses admiratrices d'admirer ses yeux bleus. Il n'en fut pas moins égal à son image, mêlant désinvolture et profondeur, à la fois engagé et désengagé, moral et immoral, personnage de Dostoïevski qui fait signe tantôt aux démons, tantôt aux startets. Ainsi Bernard Pivot put-il démontrer qu'il faut de tout pour former une intelligentsia.

Gérard LECLERC

LA DEFAITE D'ALAIN FINKIELKRAUT

● Qui est responsable? Quand dans un débat qui choisit pour thème «la responsabilité des intellectuels», un intellectuel responsable est remarqué par son absence? Qui est responsable lorsque dans une émission qui rend compte de l'actualité d'une question, manque celui qui vient de prouver par un livre remarquable, combien il maîtrise la réflexion sur le sujet?

Alain Finkielkraut n'était pas invité à *Apostrophes*. Peut-être n'était-il pas à Paris. Mais comment expliquer qu'à aucun moment de cette joute son nom n'ait été prononcé? Comment expliquer que dans sa revue des autres livres ayant à voir avec la question autour de laquelle il avait réuni

ces hauts personnages, Bernard Pivot n'ait pas même fait mention de ce livre?

Avec «Défaite de la pensée», qu'il vient de publier chez Gallimard, Alain Finkielkraut propose pourtant une réflexion intelligente, argumentée, aiguë, sur la place de la philosophie, des philosophes, des intellectuels dans la cité. L'auteur de «l'Avenir d'une négation», l'un des plus clairvoyants des essayistes d'aujourd'hui, se trouve ainsi, pour d'obscures raisons, nié, exclu du champ d'un débat qu'il a depuis des années contribué à maintenir vif. Pourquoi?

Armelle HÉLIOT

La défaite de la pensée, Gallimard, 72F.

● Images du dernier week-end. Bernard-Henri Lévy à *Apostrophes*, à cette télévision dont il voudrait que les intellectuels apprennent à se servir moins frileusement dans l'exercice même de leur pensée, explose d'une superbe colère contre la confusion de sens qui fait qu'entre un mort des chambres à gaz d'Auschwitz et une victime des bombardements de Dresde, il n'y aurait aucune différence! Preuve pour lui de la banalisation des signes, d'une abdication de la pensée, de la disparition de ce qu'on appelait autrefois dans la République le parti intellectuel.

Au même moment, à la tribune du Congrès socialiste de Lille, Max Gallo, celui-là même qui appelait naïvement les intellectuels à se mobiliser au service du pouvoir de la gauche en 1983, s'inquiète de ce que la précipitation de ses camarades dans une synthèse de commodité n'étouffe la réalité de leurs contradictions et que l'occultation volontaire de leur débat intérieur ne les jette dans le vide de la pensée politique. Deux exercices qui, pour être situés à des niveaux différents, s'attaquent au même mal — le mal de cette fin de siècle? — de l'identification forcée des pensées et des formes, mal de la phobie apeurée des antagonismes, un mort est un mort, une politique est une politique, tout est égal et personne pour apprendre à faire le partage, pour fonder son jugement sur un principe universel, pour se battre et pour le dire.

C'est le portrait de cette absence, la recherche d'une identité perdue, mais aussi le pari d'une sûre retrouvaille qui font précisément l'objet du dernier livre de Bernard-Henri Lévy. «L'Eloge des intellectuels», essai d'habilitation contemporaine d'une entité en mal d'existence, qui prend la forme d'une biographie intellectuelle à demi rêvée de l'auteur lui-même, à mi-chemin de la confession et du manifeste, de la mémoire et de la théorie, et conférant au sujet traité une originalité et une pertinence, une profondeur et une émotion qui n'appartiennent évidemment qu'à ceux qui ont fait les preuves du malaise, ce que Lévy appelle «le sentiment d'irréalité» de l'animal intellectuel français d'aujourd'hui. Ce genre d'individu né à Paris avec Voltaire, sortant du bois pour se mêler des grands débats de la cité sans autre mandat que celui de sa réputation littéraire acquise en dehors de la politique, Lévy n'est pas le premier à constater que la France ne sait plus qu'en faire ni qu'en penser: «Se taisent-ils, elle les somme de parler. Parlent-ils, elle les somme de se taire.» Il est vrai que de «nouvelles stars» des affaires ou du spectacle, type Tapie ou Coluche, sont à leur place sacrées maître à penser, sollicitées de donner un sens à la vie.

Lévy ne cherche pas à distribuer les responsabilités des uns ou des autres, il remarque que s'il suffit de dire par exemple que Brejnev égale Pinochet pour épuiser la philosophie des droits de l'homme, alors en effet un chanteur suffit, mais il ajoute qu'il y a derrière cette